

## Préambule

L'idée de ce colloque, consacré aux « Poétiques d'Édouard Glissant », est née à New-York, à l'automne 1996, à la faveur du quatre-vingt dixième anniversaire du Président-poète Léopold Senghor, auquel rendait hommage City University of New-York (CUNY). Retrouvant à Manhattan Édouard Glissant, que je n'avais pas revu depuis plusieurs années, je lui ai alors suggéré de rassembler autour de sa personne, à la Sorbonne, un certain nombre d'écrivains amis et de spécialistes de son œuvre, projet auquel il a immédiatement souscrit, à ma grande joie. On voit par là le bienfait des commémorations officielles...

Le temps me semblait venu, sans plus attendre, de rendre un hommage international à ce qu'il est convenu d'appeler une grande œuvre, et, bien entendu, à son créateur.

Il apparaît en effet, à l'évidence, que par la richesse, l'importance et la diversité de son travail d'écrivain, conduit sans relâche tout au long d'un demi-siècle, et dans des conditions parfois de grande solitude, Édouard Glissant est aujourd'hui l'un des plus éminents éveilleurs de conscience de cette fin de millénaire, confrontée comme on sait au double défi des globalisations réductrices et des exclusions dévastatrices. Par un incessant jeu d'échos entre un imaginaire foisonnant et une réflexion philosophique jamais en repos, du roman et du poème à l'essai, et vice-versa, l'auteur du *Quatrième Siècle* aura ainsi contribué à l'édification d'un ensemble de textes qui frappe à la fois par sa cohérence, son caractère novateur et enfin sa tolérance et sa générosité.

Pour qui prend la peine de lire ou de relire le corpus glissantien, de *La Lézarde* au *Tout-Monde*, et plus récemment au *Traité du Tout-Monde*, il est clair que l'œuvre répond à un dessein, un projet sur lequel Glissant s'est d'ailleurs lui-même exprimé lors

d'une rencontre précédente. Considérant qu'il n'y a pas « d'écrivain sans projet d'écriture »<sup>1</sup>, il confie que, dès le début de son entreprise, il a été confronté à un certain nombre de défis, autant existentiels que philosophiques et littéraires, liés à sa situation particulière d'intellectuel martiniquais.

La réflexion qui en a découlé s'attache notamment à la notion de lieu, et plus précisément de paysage, fondamentale selon nous, à l'expérience du temps, pressenti comme chaotique et non plus linéaire, et enfin à ce que Glissant nomme la question d'une « poétique de la durée ». C'est de cette pulsion originelle, comme il le dit lui-même, que procède l'œuvre qui fait l'objet de cette publication.

Novatrice, voire révolutionnaire à bien des égards, cette œuvre bouscule allègrement, nous a-t-il semblé, quelques-unes des catégories sur lesquelles s'édifie la littérature occidentale. Ainsi, pour commencer, de l'espace qui cessant d'être perçu comme territoire, (c'est-à-dire espace conquis et défendu, donc espace d'exclusion) fait désormais place au Lieu, proprement « incontournable »<sup>2</sup>, parce que, estime Glissant, « tout homme est né pour dire la vérité de sa terre »<sup>3</sup>, à condition toutefois, et la réserve est de taille, d'éviter la sacralisation de l'origine, responsable de bien des malentendus et de bien des drames. Ce glissement du territoire au lieu, tel qu'on peut l'observer dans un certain nombre de mythes amérindiens fréquentés par l'écrivain, est en effet riche de promesses dans la mesure où à un sentiment d'appartenance il substitue la notion de relation, qui constitue sans doute le sésame de l'œuvre de Glissant, et à laquelle de nombreux intervenants ont souhaité consacrer leur contribution.

Tout aussi novatrice se révèle sa conception du temps qui trouve son origine dans l'expérience traumatisante de la Traite et sa conséquence, la confiscation ou plus exactement l'occultation de l'histoire de tout un peuple par une histoire officielle étrangère. « Il me semble, déclarait Glissant, en réponse à une question de la revue *Caré*, que notre projet littéraire se noue au ventre même de la bête : dans l'ancre du bateau négrier. C'est de si loin qu'il faut venir »<sup>4</sup>. A la suite de ce contact brutal avec la nuit et l'inconnu, la perception des critères ordinaires de la mémoire et de la culture s'est donc perdue, laissant place à la béance, à ce sentiment de temps panique

1. *Société et littérature antillaises aujourd'hui* : Actes de la rencontre de novembre 1994. Presses universitaires de Perpignan, 1997.

2. *Tout-Monde*, p. 435

3. *Le Quatrième Siècle*

4. *Caré*, Editions caribéennes, n°10 d'Avril 1983. Numéro spécial « Edouard Glissant ».

dont font état en maintes pages les romans d'Édouard Glissant : « Vous dévaluez des espèces de volcans de temps » observe Mathieu dans *Tout-Monde* (p. 18), tandis que tout *Le Quatrième Siècle* peut être considéré comme une machine à remonter le temps. Machine au demeurant paradoxale, puisqu'elle a pour objet de proposer une « vision prophétique du passé », c'est-à-dire de se projeter dans le passé comme si c'était du futur, et inversement, en un mouvement de spirale qui permet de conjoindre les différents temps vécus. On ne peut, à ce propos, s'empêcher de faire un rapprochement avec le roman d'Alejo Carpentier, *Le Siècle des lumières*, dans lequel la méditation du héros a pour objet un coquillage en forme de spirale, le buccin, dans lequel il voit le symbole même de « tous les baroques à venir » :

« le buccin était le médiateur entre ce qui était évanescant, glissant, entre la fluidité sans loi ni mesure, et la terre aux cristallisations, aux structures et aux alternances, où tout était saisissable et pondérable » (Folio, p. 243)

Au désarroi engendré par l'absence de mémoire, ou plus exactement par l'extrême morcellement de cette mémoire éclatée, disloquée, Glissant oppose donc sa recherche, non du temps perdu, « parce que, dit-il, ce temps-là nous ne l'avons jamais eu »<sup>5</sup>, mais de ce qu'il appelle « le temps éperdu ». De là découle, dans ses romans, une temporalité souvent déroutante qui, récusant la linéarité rassurante, lui substitue un temps circulaire fait de l'entassement de séquences multiples et contradictoires : « nos récits sont de longues respirations sans début ni fin, où les temps s'enroulent » – on retrouve ici la métaphore de la spirale – commente l'auteur du *Tout-Monde*, et l'on se souvient que dans *Le Quatrième Siècle* le jeune Mathieu s'irrite en plus d'une page de l'embrouillamini du récit du vieux quimboiseur :

« Mais tu vas trop vite ! dit Mathieu. Est-ce que tu ne peux pas proclamer les dates l'une après l'autre – et finir de tourner, en avant, en arrière ? Tu tourbillonnes comme la poussière de Fonds-Brûlé » (p. 245)

Ce rapport singulier au temps détermine et structure en grande partie une poétique qualifiée par Glissant lui-même de « poétique de la durée », et qu'il oppose à la poétique de la fulguration telle qu'on peut l'appréhender chez Rimbaud ou chez Marcel Proust.

5. *Société et littérature antillaises aujourd'hui*, op. cit. p. 142

Point donc de grive de Montboissier ou de petite madeleine de Combray chez l'auteur de *Mahagony*, puisqu'aussi bien il n'y a pas « d'arrière-pays culturel », et que la mémoire des Antilles baigne dans un temps immémorial qui s'inscrit à contretemps de l'historicité. Développant sa théorie de la pensée de la trace, Glissant estime donc que s'il y a bien une vérité à rechercher, elle ne se situe ni dans une perspective platonicienne, comme « déjà-là », ni comme la résultante d'une construction de l'esprit à la manière de la philosophie des Lumières caressant l'idée d'un progrès indéfini de l'esprit humain. A un imaginaire du monde qui consistait naguère à le désirer et à le conquérir, avec pour conséquence l'accroissement du territoire – ce qu'il appelle le « nomadisme en flèche » – l'auteur de *L'Intention poétique* entend donc substituer un imaginaire de la mise en relation des uns et des autres, toute hiérarchie abolie, imaginaire qu'il décrit comme « une pensée archipélique », destinée, à l'image du bassin caraïbe, à la mise en contact fécond de toutes les formes de cultures du monde et de toutes les langues du monde.

Au clivage sera donc préféré le tissage, métaphore récurrente sous la plume d'Édouard Glissant, et qui exprime bien l'obsession d'un écrivain pour qui les cultures demeurent par définition ouvertes, non seulement dans la série de leurs composantes internes, mais également dans le jeu des rapports externes qu'elles entretiennent avec les autres cultures. Et cette diversité délibérément revendiquée n'a pas d'autre objet que « la rencontre, l'interférence, le choc, les harmonies et les disharmonies entre les cultures dans la totalité réalisée du tout-monde », en d'autres termes *la créolisation*, telle qu'il la définit lui-même dans son *Traité du Tout-Monde*. (p. 194)

On voit donc qu'au coeur de la démarche d'Édouard Glissant se profile l'obsession sans cesse ressassée de la résistance à tous les systèmes et tous les dogmatismes qui nous menacent, parfois à notre insu. Au bétonnage de la pensée unique, de la racine unique, l'écrivain oppose donc inlassablement sa vision d'un monde baroque, polyphonique et à vrai dire aussi imprévisible que ces églises des Amériques « où les anges sont indiens, la Vierge, noire, et les cathédrales... des végétations de pierre ». (*ibid.* p. 116)

Lui objecte-t-on les dangers de cette pensée du métissage, Glissant a beau jeu de rétorquer « qu'il n'est pas nécessaire de se renier pour s'ouvrir à l'autre » (*Traité du Tout-Monde*, p. 154),

phrase-clé d'une œuvre qu'on peut juger dérangeante, iconoclaste, voire hérétique, mais qui n'en esquisse pas moins l'utopie d'un monde nouveau dans lequel le télescope des imaginaires désentravés ouvre « la trace à d'autres dits » (*Ibid.* p. 29)

Et je ne saurais mieux terminer cet inventaire des innombrables pistes dans lesquelles l'auteur de *Poétique de la relation* nous invite à le suivre et à l'accompagner, qu'en reprenant ce qu'il écrivait récemment dans *Tout-Monde* :

« ... Vous vous attardez longtemps à des pays où vous ne trouvez d'abord rien à débattre avec vous-même. Le tout-monde aime à divaguer dans l'inutile et la dérade. Et puis soudain vous découvrez l'équivalence entre des paysages si différents, des langages si éloignés, le vôtre au loin et celui que voici là. Vous vous dites que ça valait la peine d'attendre et de patienter. » (p. 522)

Jacques Chevrier  
Université Paris IV-Sorbonne